

Quand New York sera devenu taliban

New Byzance. Tome I — Ruines de Corbeyran-Chabbert. Glénat, « Grafica », 54 p.

Yan Hamel

Number 221, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, Y. (2008). Quand New York sera devenu taliban / *New Byzance. Tome I — Ruines de Corbeyran-Chabbert.* Glénat, « Grafica », 54 p. *Spirale*, (221), 5–6.

La nuit et la lumière

SÉRIE MEXICANA et CIELS D'HIVER
À CHAPALA de Fernand Leduc
Galerie Graff, du 24 avril au 24 mai 2008.

KOSOVO
de Fernand Leduc
Galerie Roger Bellemare,
du 26 avril au 31 mai 2008.

par ROSE MARIE ARBOUR

Pour Fernand Leduc, peindre est une recherche et une atteinte de la lumière. Il y a toutes sortes de lumière : diurne, nocturne, de l'aube au crépuscule. Quelle qu'elle soit, elle s'insinue dans la pupille de l'œil à force de regarder attentivement la surface de ces toiles que l'artiste a déjà baptisées « *microchromies* » et celles, plus récentes, présentées à la galerie Roger Bellemare sous le titre *Kosovo*. En même temps, la galerie Graff expose une série de pastels à l'huile plus récents de Fernand Leduc sous le titre *Série Mexicana*.

L'attention soutenue du regard que ces œuvres exigent du spectateur est semblable à celle que, dans l'obscurité quasi totale, le marcheur braque dans la nuit noire alors que ses yeux finissent par discerner la forme vague mais bien réelle des objets qui sont autour de lui. Les tableaux nocturnes de *Kosovo* s'offrent au regard du spectateur dans la durée : à force d'en fixer la surface, celui-ci voit surgir des éléments plus clairs qui, aussi fragiles soient-ils, dynamisent la surface de la toile en même temps qu'ils apprivoisent la terrible nuit où les bombes éclatent comme des feux d'artifice, semant la mort en retombant sur le pays en guerre. L'attention fixe est la seule voie d'accès possible du spectateur à ces univers nocturnes : l'œil est peu à peu dirigé vers un espace profond qui flotte derrière le plan de la toile ; cet espace est imbibé d'une lumière si subtile qu'elle disparaît dès que l'attention de l'œil se relâche.

À l'autre bout du spectre, l'exposition intitulée *Série Mexicana* est solaire à souhait. L'éclatement coloré répand une sorte d'euphorie et de sérénité dans l'espace d'exposition de Graff. Y sont exposés des pastels à l'huile réalisés en 2007 et 2008 par ce signataire du *Refus global* (1948) qui a redonné au monochrome une intensité de présence étonnante. Ici, la lumière-couleur est le premier plan auquel la texture onctueuse du pastel à l'huile donne une fine granulosité, une valeur tactile surprenante dans des œuvres aussi dépouillées de toute présence formelle.

Le regard du spectateur est entraîné au-delà de la surface, dans un espace à peine perceptible de prime abord et qui ne se livre qu'à celui qui sait attendre, comme dans la série *Kosovo*. La surface colorée s'ouvre d'elle-même et c'est un souffle chaud qui l'y attend, celui qui balaie les flancs des collines mexicaines où le peintre s'est installé pour peindre.

C'est ainsi qu'un spectateur, sans s'en rendre compte, devient une sorte de méditant devant les toiles de Fernand Leduc. Dans *Kosovo*, la lumière est noyée dans l'obscurité pour émerger peu à peu au regard attentif ; dans la *Série Mexicana*, c'est au contraire la nuit qui hante la lumière colorée, qui l'imbibe subtilement mais sans la menacer. L'espace pictural que déploie sans faillir et depuis tant d'années Fernand Leduc a comme effet de redonner du temps au spectateur harcelé par la consommation frénétique qui hante l'espace public où son attention est *a priori* considérée comme obsolète et où triomphe l'accumulation instantanée de biens monnayables.

Il est curieux de constater que ces toiles — que n'occupe pourtant que la couleur-lumière — peuvent s'interpréter comme des incitations à voir la mort et la vie comme les pôles d'une même réalité, sans excès ni dans le malheur ni dans le bonheur. Quelques tubes de couleur, quelques bâtons de pastel ont suffi pour exprimer les pôles de notre existence et, à ce titre, on peut croire que la peinture n'est pas près de disparaître. ●

Quand New York sera devenu taliban

NEW BYZANCE. TOME I —
RUINES de Corbeyran-Chabbert
Glénat, « Grafica », 54 p.

par YAN HAMEL

En commandant la destruction du World Trade Center, Oussama Ben Laden a enrichi l'imaginaire de New York. Il a aussi ouvert des voies inédites à la science-fiction.

Avec les premières retransmissions télévisées des avions percutant les tours, un nouveau complexe d'images s'est greffé au répertoire déjà vaste de représentations qu'évoque le nom de la Grosse Pomme. Érigée depuis le début du siècle passé au rang de métonymie valant pour toutes les contradictions de la modernité capitaliste et techno-industrielle, la mégalopole étasunienne est devenue la ville blessée emblématique des menaces qui pèsent sur notre civilisation. Du franchouillard *Windows on the World* de Frédéric Beigbeder (2003) à l'édifiant *World Trade Center* d'Oliver Stone (2006) en passant par les brûlots anti-Bush de Michael Moore, l'attentat a donné lieu à un important travail d'appropriation symbolique qui, hélas ! n'a jusqu'à présent pas été à la hauteur du traumatisme subi par l'ensemble de la planète.

Au-delà de sa juste et convaincante représentation, qui semble être demeurée jusqu'à maintenant hors de la portée des arts, la catastrophe a eu des incidences lourdes sur les visions de l'avenir qui sont mises en circulation dans les médias, les conversations, les arts, la littérature en général, et en particulier dans la science-fiction. C'est ce que montre la victoire finale contre le capitalisme. Pareille idée de départ aurait pu servir à critiquer les suites possibles de la « guerre contre la terreur », ou à réfléchir sur la possibilité, pour un pouvoir étatique, d'harmoniser technicité ultramoderne et obscurantisme religieux. Voilà le type de propos qui n'a malheureusement pas été développé comme il l'aurait mérité, mais que tiennent tout de même, à l'état embryonnaire, les meilleures cases de l'album, dans lesquelles des gratte-ciels apolliniens surplombent des femmes voilées arpétant le désordre d'un souk.

Un propos limité

Premier opus d'*Uchronie(s)* — trois séries de trois tomes (*New Byzance*, *New Harlem*, *New York*) qui trouveront leur dénouement dans un dixième album —, *New Byzance tome I — Ruines* raconte les déboires de Zack Kosinski dans un monde où, grâce aux attentats du 11-Septembre, les tenants de « l'utopie fondamentaliste » ont depuis longtemps remporté la victoire finale contre le capitalisme. Pareille idée de départ aurait pu servir à critiquer les suites possibles de la « guerre contre la terreur », ou à réfléchir sur la possibilité, pour un pouvoir étatique, d'harmoniser technicité ultramoderne et obscurantisme religieux. Voilà le type de propos qui n'a malheureusement pas été développé comme il l'aurait mérité, mais que tiennent tout de même, à l'état embryonnaire, les meilleures cases de l'album, dans lesquelles des gratte-ciels apolliniens surplombent des femmes voilées arpétant le désordre d'un souk.

Outre quelques magnifiques représentations d'un futuriste New York byzantin et de ses buildings, le trait académique d'Éric Chabbert se complaît dans une surenchère lassante d'effets visuels qui se voudraient chocs : plongées, contre-plongées, plans obliques, gros plans obliques, très gros plans obliques en contre-plongée, etc. Malgré ce pesant effort pour dynamiser ses planches, le dessinateur offre au lecteur des images statiques réunissant une panoplie de fantasmes adolescents : voitures sport, motos, armes à feu, cuirs, verres fumés, appartements somptueux, orgies... Et, toujours, de jeunes premiers à la page interagissent avec des minettes longilignes à l'hollywoodienne — seins volumineux, lèvres pulpeuses, fesses à l'arrondi proéminent —, plus proches de la poupée Barbie (ou de Jessica Simpson) que de l'être humain.



EN BREF

Arts de la scène, théâtre ou chanson ?

RÉMY GIRARD ENCHANSONNE CLAUDE GAUVREAU

Idée originale : Rémy Girard ; textes : Claude Gauvreau ; musique originale : Jean Fernand Girard ; mise en scène : Normand Chouinard. Une production Les Quêteux Lunaires, en collaboration avec l'Usine C, à l'Usine C, du 15 au 27 avril 2008.

par GINETTE MICHAUD

Pour le reste, sur un fond exudant l'islamophobie ordinaire (policiers haineux portant le keffieh, femme sans voile menacée d'être battue à mort par une foule fanatisée), le scénario raconte comment un « prescient » (Zack) combattant le « crime par la pensée » doit en venir à prendre la fuite au moment où il s'aperçoit que ses patrons ont décidé de l'éliminer. C'est que Zack perd progressivement ses pouvoirs et que, dans un monde au service de Dieu où personne ne peut être au chômage, les ex-voyants ne sont pas d'une grande utilité... Entre deux sprints pour échapper aux sbires gouvernementaux qui ont juré sa perte, l'ancien flic de l'esprit fait la connaissance de la libidineuse Mily, elle aussi en pleine cavalcade puisqu'elle doit fuir son légitime époux, Tom, qui est l'architecte officiel du régime. On reconnaît qu'il y avait pour elle de quoi prendre ses jambes à son cou : après s'être elle-même livrée sans grand remords à une séance de débauche torride dans un décor de maison close orientalisante, la sulfureuse jeune femme avait osé dire que son mari ne lui était peut-être pas fidèle. Or, en contexte islamo-totalitaire futuriste, un crime de rouspétance féminine aussi blessant pour la dignité mâle est martialement puni d'une défiguration au vitriol. Après avoir échappé au châtement en lançant le contenu d'une bouilloire fumante à la tête de son atrabilaire conjoint, Mily trouve refuge, par un concours de circonstances pour le moins rocambolesques, chez la tenancière du bordel de luxe où elle avait pris ses aises quelques cases plus tôt, là même où Zack, guidé par ses dernières bribes de prescience, s'était déjà rendu, au terme d'une enfilade de cascades. Afin d'échapper à leurs poursuivants communs, les deux héros s'aventurent enfin dans la « zone interdite » (on saluera ici la grande originalité du scénariste) où ils découvrent, à leur plus grand ébahissement, les ruines d'un mégacomplexe immobilier qui, ô paradoxe uchronique !, était encore la veille à l'état de projet, une simple maquette sur la table de Tom. La suite au prochain épisode (*New Harlem*, tome 1, mars 2008). Le lecteur, un peu essoufflé, referme l'album en se disant qu'il aurait mieux valu relire Orwell, Dick ou Borges.

Ceci dit, il faut se souvenir qu'avec la chute du mur de Berlin et la très éphémère « fin de l'histoire » qui lui succéda, les spécialistes avaient noté une déshérence de la science-fiction au cinéma et en littérature. Si le genre avait continué à se porter relativement bien en bande dessinée, le neuvième art n'était pas pour autant parvenu à renouveler réellement les principales manières de penser et d'imaginer les lendemains potentiels de la planète. Tout se passait en ces années comme si une partie de l'imaginaire social avait été amputée, comme s'il n'y avait plus moyen de parler du monde contemporain en le projetant dans un avenir autre. Corbeyran et Chabbert ne sont certes pas des anticipateurs de haut vol, mais leur tentative maladroite de mettre en scène une possible conversion de l'Occident à l'intégrisme taliban montre que les violences du vingt et unième siècle naissant auront eu cet effet inattendu : faire en sorte que les incertitudes et les angoisses à propos de ce qui nous attend tous redeviennent un moteur de la création. Il ne reste plus qu'à espérer, pour un avenir pas trop lointain, quelques œuvres en valant la peine. ●

« Il faut poser des actes d'une si complète audace, que même ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous » : c'est sur cette citation de Claude Gauvreau — en fait, il s'agit de l'avant-dernière réplique dite par Mycroft Mixeudeim agonisant dans *La Charge de l'original épormyable* (« les yeux hagards ; comme si quelqu'un d'autre parlait en lui », précise de manière intéressante la didascalie, comme si l'injonction de liberté venait toujours de l'autre, de l'autre en nous) — que s'ouvre le spectacle conçu par Rémy Girard et son frère musicien Jean Fernand Girard, et en effet, de l'audace, il en fallait une bonne dose de démesure pour désirer ainsi chanter Gauvreau, qui demeure l'un des irréductibles de la littérature québécoise. Si ce spectacle s'inscrit dans le sillage de quelques autres qui l'ont précédé ces dernières années — Nelligan, Miron surtout ont eu droit à cette forme de consécration ultime (parce que populaire), passage de la page à la voix qui n'est jamais gagné, la chanson restant précisément périlleuse en raison de sa trop grande proximité à la poésie, qui est déjà toute attention à la musique des mots —, le coefficient de difficulté était dans ce cas plus élevé encore en raison de la langue exploratoire de Gauvreau même, langue radicale, « abstraite » comme un tableau (c'est-à-dire plus concrète, matérielle et charnelle (oui, charnelle !) dans son traitement du matériau phonique), mais aussi âpre et claquante, défilant toute appropriation facile (essayez seulement de vous mettre en bouche un poème de Claude Gauvreau et de le lire à haute voix sans trébucher ni vous emmêler dans les phonèmes, vous verrez ce que je veux dire !).

Sans prétention, avec fougue et bonhomie (un curieux mélange déjà !), le spectacle de Rémy Girard se veut une plongée dans le monde poétique de Gauvreau, et les seize chansons qu'il crée ici à partir de ses textes donne une bonne idée de la variété des tons du poète (« tons » est en effet le terme qui s'impose, car le poème est chez Gauvreau aussi plastique, pictural que vocal). Dans une mise en scène minimale (une malle beckettienne d'où sortirent les textes ou les rares accessoires, chapeau melon (ô Godot !) ou mannequin pour « étude » de peintre) qui tire astucieusement profit d'un écran en forme de lune-tondo sur lequel est projetée une vidéo composée des œuvres de Pierre Gauvreau et Janine Carreau, Riopelle, Borduas, Magritte, Dalí... et des archives dénonçant la collusion du clergé et de Duplessis (non sans une insistance un peu lourde et didactique), le choix de Rémy Girard mêle librement les genres et les manières, montant des pièces aux rythmes et aux couleurs très différentes : extraits de pièces de théâtre (*La Charge de l'original épor-*

myable et *La Jeune Fille et la lune*), d'émissions radiophoniques (*Une journée d'Erik Satie*), fragments de lettres à Jean-Isidore Cleuffeu (alias Jean-Claude Dussault) et Paul-Émile Borduas, poèmes lettristes et autres objets sonores non identifiables... La poésie de Gauvreau se fait tour à tour provocatrice, drôle, dérangeante, chatoyante ou, au contraire, menacée par le bégaiement et l'aphasie, à la fois familière, toute proche, accessible, et pourtant inquiétante, étrange et étrangère, insaisissable, déconcertante. Dans une formule qui emprunte au cabaret de l'absurde où la seule cohérence est celle qu'assure le rapport au(x) sens très singulier de Gauvreau, et pour s'ajuster donc à la forme hétérogène de chacun de ces textes, Jean Fernand Girard a puisé dans tous les styles musicaux, samba pour *Sous nar*, rap pour *Ange météorfoze sur les dalles*, ballade pour *Primemaya*, et aussi du rock, du reggae, du swing, du jazz. C'est léger et frais, peut-être un peu trop pour Gauvreau, mais je ne vais pas bouder mon plaisir. « Poursuivre dans la joie... », disait bien le manifeste, ce bout de phrase a toujours tendance à demeurer occulté dans les gloses, je ne sais trop pourquoi...

« Un baiser m'a mis/Coccinelles aux amples arondelles/Ne touchez pas aux yeux/qui montent sur la pente/Le regret est amer/La flotte est hivernale/Ceil/Printemps/Louis dort/ou mange la casquette/Nous nous tenons par la main/dans le bassin des pois/Ivre/Sois moi/Une gentille femme/nage sur la nacelle/C'est le printemps des dents/C'est l'ivresse mortelle/C'est l'absurde satine/c'est moi/c'est toi/c'est Léon/Meurs pour deux/et ils danseront pour trois. » Qui n'aura compris, mais vraiment tout compris, de la tendresse, de l'humour, de l'envol léger des signes en écoutant ce poème intitulé *Flortandre* ce soir d'avril, arrivée subite et intempestive du « printemps des dents », nuit de quasi pleine lune qui avait tout pour nous enchanter ? Il était beau, le jeune homme à la moustache et aux yeux si vivants qui nous regardait et nous souriait, par-delà son écran lunaire. Et nous, nous étions heureux héritiers ce soir-là d'une invention, d'une originalité, d'une jeunesse qui sera toujours celle des automatistes pour nous, et de leur « sauvagement besoin de libération ». Comme le disait Rimbaud, frère d'armes dans l'absolu de la création, « Point de cantiques : tenir le pas gagné » (Adieu). La liberté se gagne dans la solitude la plus absolue, mais ensuite « le précieux trésor qui nous échoit » (expression de Borduas citée par Janine Carreau et Pierre Gauvreau) est l'affaire de tous. ●